

# Croire et croyances

## Un objet d'enseignement de la philosophie ?

... **André Sauge**, Genève

Philosophe, enseignant au Collège de Genève

*L'organisation actuelle de l'enseignement à Genève permet d'offrir aux élèves des classes terminales des cours en options centrés sur « un objet » de réflexion. André Sauge a proposé un cours intitulé « Croire et les croyances ». Au cœur de la problématique, la notion de confiance. Le point sur cette expérience.*

Croire est une opération mentale suffisamment complexe, d'une part, assez chargée d'ambivalence affective, d'autre part, pour mériter quelques heures de réflexion. C'est, semble-t-il, un phénomène universel, au point que l'on entend parler du besoin de croire, voire de l'instinct de croire.<sup>1</sup> Les croyances irréflechies, irraisonnées peuvent conduire à des attitudes si dangereuses pour soi (suicides collectifs) ou pour les autres (fanatisme) que les soumettre à un examen à tête reposée, dans un espace social à fonction pacificatrice des passions - j'entends, celui de l'école - peut être considéré comme une prévention thérapeutique bienvenue.

Si les placebos sont efficaces, pourquoi un examen réfléchi, permettant de décomposer un mécanisme en ses ultimes éléments, ne le serait-il pas ? Or, très vite, je me suis aperçu qu'il en va des croyances comme des névroses, selon ce que constatait Freud : il ne suffit pas de reconnaître intellectuellement les raisons d'un comportement obsessionnel, par exemple, pour que le nœud névrotique se dissolve comme par magie, automatiquement et sans retard ; au moment même de la reconnaissance intellectuelle se manifeste une résistance qui la neutralise.<sup>2</sup>

Sur quelque 180 élèves de terminale dans le collège, 13 avaient choisi l'option complémentaire en philosophie ; or, l'expé-

rience achevée, j'ai le sentiment de n'avoir jamais su à quelle demande de savoir je m'adressais.

Il me semble qu'une forte majorité des jeunes, dans un espace urbain comme celui de Genève aujourd'hui, sont agnostiques ; ils n'aiment pas entendre parler de Dieu, encore moins, je crois (!), de christianisme. Sur ce dernier, les ignorances ou, ce qui ne vaut pas mieux, les préjugés défavorables sont crasses. Parmi mes élèves, je n'ai jamais pu savoir exactement lesquels étaient encore liés, par leur famille, au christianisme ; un seul a clairement laissé entendre son appartenance à un milieu probablement traditionaliste.

Si, devant un tel groupe, je démonte la « foi » religieuse, je ne heurte guère les sensibilités ; si je démonte « les croyances », il y a comme un malaise flottant dans l'atmosphère. Je touche moins à la sphère privée des opinions qu'à de l'intime. Une croyance est un acte confusément intellectuel, ce qui fait adhérer à elle relève de l'affectif.

1 • Parler d'instinct à propos de l'homme manque totalement de rigueur ; reste que dans les années '80, un psychiatre a élaboré un ouvrage autour de cette notion. Cf. **Fursay-Fusswerk Joseph**, *La chute des idoles*, Privat, Toulouse 1986, 278 p.

2 • Cf. **S. Freud**, *Gesammelte Werke. Werke aus den Jahren 1925-1931*, Londres 1948, « Die Verneinung », pp. 11-15.

Après un constat, à l'appui de Guillebaud,<sup>3</sup> de la crise actuelle des croyances (désaffection de la religiosité traditionnelle en Europe, écroulement de l'idéologie communiste, bricolage de croyances personnelles, fascination par l'irrationnel), ma première préoccupation a été de conduire les élèves à bien distinguer entre l'acte de croire, en tant qu'opération intellectuelle ou engagement affectif, et la foi. J'ai donc procédé en trois étapes : l'engagement quotidien ; les croyances ; un nouvel objet tabou, la foi.

## Un acte de confiance

L'être humain est engagé dans son rapport aux choses et aux autres. Il adhère à lui-même et, par là, il adhère aux choses et aux autres. Le détachement n'est pas une attitude primitive ; il peut résulter d'un défaut d'attachement parental. Le premier lien de confiance de l'individu devenant adulte est à lui-même, à partir de l'expérience de l'empreinte.<sup>4</sup> L'autre, l'adulte, à un moment donné de mon existence, celui où j'ai commencé à m'émanciper de lui, m'a confié à moi-même à partir de la confiance qu'il se

faisait à lui-même. Il m'a inconsciemment instruit de la manière de m'y prendre avec le réel. Je porte en moi l'empreinte de la façon dont l'autre (maternel, proche, paternel) se rapportait à l'autre et aux choses en se faisant confiance.

Le rapport fondamental au monde n'est pas celui de la contemplation objective, ni celui de la jouissance esthétique détachée du besoin : il est un rapport de confiance. Ce serait se méprendre toutefois que d'en déduire que croire est un besoin fondamental : c'est le support de toutes mes mises en rapport, avec moi, avec l'autre, avec les choses. Croire, à ce premier niveau, est un don qui nous vient de l'autre.<sup>5</sup>

Avec les élèves, ce point paraissait acquis : on ne peut pas ne pas croire. Il vaut mieux, même, croire en soi. Quelque chose, toutefois, me retenait de l'affirmer aussi franchement. J'avais le sentiment que cela pouvait constituer un aveu, comme une brèche dans laquelle allaient se précipiter toutes sortes de croyances fantaisistes, aussi éloignées que possible des croyances religieuses traditionnelles dans notre culture. Je sentais que l'on désirait que je justifie l'idée qu'il existe chez les êtres humains une aspiration légitime à la croyance en tant que tromperie librement consentie. On voudrait que la fantaisie des croyances soit nécessaire : elle rendrait l'existence vivable.

Voici donc une seconde problématique, non plus celle du « croire » dans la vie quotidienne, mais celle des croyances, au sens de ce à quoi nous adhérons avec la conscience, plus ou moins vague, que nous pourrions être victimes d'une illusion. A ce niveau, l'affectivité joue le rôle principal.

3 • J.-C. Guillebaud, *La Force de conviction : à quoi pouvons-nous croire ?* Seuil, Paris 2005, 394 p.

4 • Cf. B. Cyrulnik, *Sous le signe du lien. Une histoire naturelle de l'attachement*, Hachette, Paris 1998, pp. 181 sqq.

5 • Les psychosociologues ont introduit une distinction entre croyances internes et croyances externes (cf. Jean-Léon Beauvois, Nicole Dubois, « Croyances internes et croyances externes », in *Psychologie sociale des relations à autrui*, sous la direction de Moscovici Serge, Nathan, Paris 1994). Dans le premier cas, l'individu pense jouer un rôle dans la causalité de ce qui lui arrive, dans le second cas, ce qui arrive relève d'une causalité externe. Pour réussir, il vaut mieux, paraît-il, appartenir à l'ensemble des « croyances internes ».

## Croyances et duperies

Une des expériences du cours qui a le mieux retenu l'attention des élèves est la suivante : j'ai fait état d'un article d'un écrivain, à qui il était arrivé d'être animateur d'ateliers de créativité dans une institution hospitalière. A l'occasion de l'une de ses expériences, il a été congédié. Il proposait à des convalescentes de poser nues, étoffant sa demande de la promesse qu'il ferait d'elles des « sirènes » (en publiant leur photo dans un recueil de poèmes sur le thème de la « sirène »). L'auteur défend son point de vue en expliquant qu'il offrait à ces femmes de « l'extra-ordinaire ». Il leur offrait un objet de croyance qui leur donnait le sentiment, en même temps que l'illusion, mais une illusion « consentie », d'échapper à la grisaille de leur existence et d'avoir enfin une image positive d'elles-mêmes. L'expérience m'a permis de décomposer devant les élèves un mécanisme qui joue un rôle central dans toute croyance, au sens défini ci-dessus. Celle-ci est une manipulation par un sujet (disposant d'une compétence singulière qui suscite un attrait sur le profane ; il peut être artiste, guérisseur, médecin ou, pourquoi pas, rabbin, imam, pasteur ou prêtre, ajoutons, psychologue ou endocrinologue, etc.) sur un autre sujet frustré, malheureux, victime d'échecs, etc. La manipulation consiste en une promesse, tenue de manière équivoque. La réalisation pleine et entière en est constamment différée, mais de telle sorte que le sujet du manque ne doute pas de sa réalisation future étant donné un certain sentiment de plaisir qui lui a été procuré. Une croyance est un acte de foi (un acte de confiance) dégradé, voire perverti : elle consiste nécessairement à détourner quelqu'un de soi, de la confiance qu'il est invité à mettre en soi, en suscitant l'illusion que la solution ultime à

ses problèmes réside dans la détention d'un objet chargé de puissance magique (ce peut même être l'amour de Dieu, par exemple) : il suffit que votre photo de nu paraisse dans un recueil de textes ayant pour thème les sirènes pour vous transformer en sirène.

Toute croyance requiert donc une attitude critique (les élèves voulaient bien l'admettre). Je serai personnellement enclin à penser qu'aucune croyance ne peut échapper au soupçon d'une tromperie, à laquelle le croyant est le premier intéressé. Le mécanisme de la duperie est si subtil qu'on le reconnaît aisément quand l'autre en est victime, mais que la victime, elle, ne s'en aperçoit pas. On peut même jouer à l'esprit fort et être joué par une ou des croyances dans le moment même où l'on pense s'en jouer.

## Le désir de croire

Suggérer cela, c'est soulever l'incrédulité. Les jeunes vous assurent qu'ils peuvent participer par pur jeu à une séance de tables tournantes. Si vous leur expliquez que la table qu'ils ont vu tourner était une illusion, ils ne peuvent le croire. Pour l'admettre, il faudrait qu'ils reconnaissent qu'ils ont éprouvé le besoin d'assister à une séance par envie d'y croire. Toute la réalité de la croyance est dans ce désir de croire.

Derrière toute adhésion à des croyances, il y a une fuite devant l'angoisse de l'effondrement de soi et du monde, angoisse qui est, de façon primordiale, au fond de toute relation de confiance à soi. Lorsque j'examinais le phénomène sous l'angle politique (l'adhésion de masse au chef, la confiance crispée en telle idéologie, libérale ou marxiste) ou moral (le pharisaïsme ou le puritanisme, par exemple), je ne soulevais pas de résistance : les jeunes deviennent étrangers aux

idéologies développées dans un discours suivi, apparemment étayé par des arguments.

Dès que l'acte de croire se fixe à un objet (une croyance) censé lui fournir une assurance tous risques, il se dégrade. On veut bien l'admettre s'il s'agit d'une croyance religieuse. Mais les réticences apparaissent à partir du moment où l'on suggère qu'adhérer au système des valeurs actuellement triomphantes (l'individualisme, la légitimité de la recherche du bonheur dans le bien-être matériel), c'est être victime d'une illusion plus subtile, peut-être, et plus efficace que ne peuvent en susciter les croyances religieuses, qui ont le mérite d'apparaître en tant que telles.

## Pacte social

J'aboutis, dans mon parcours, au moment de devoir dire l'essentiel, à l'impossibilité soit de le dire soit de le faire entendre. Nous sommes en quête d'un pacte social (c'est sur ce constat que Guillebaud achève son ouvrage), d'un acte de foi, et nous sommes dans l'impossibilité d'en donner la formule *chrétienne*, parce que la laïcité a eu pour effet de transformer en tabou la question de ce qui fonde nos solidarités. Cela a été la fonction de toute religion d'être le ciment du pacte social dans les sociétés traditionnelles, jusqu'à la Réforme (qui, à mes yeux, a coïncidé avec une crise des fondements du pacte social).

Jamais le pacte du bonheur n'est capable de solidariser des individus. Et pourtant, il en est comme si c'était le cas.

A cet instant du discours, soit les élèves m'écoutent sans m'entendre, soit leur attention est définitivement ailleurs. Soit donc ils ne refusent pas d'emblée d'être dérangés, mais c'est comme si ce qui est dit est inaudible (ne faut-il pas être insensé pour contester que la recherche du bonheur puisse être la maxime de toutes nos conduites ?), soit ils refusent d'être dérangés (pourquoi cette histoire de pacte social ? serait-ce pour introduire, par la bande, la question de la foi ?).

La machine, en gros, tourne ; elle est assez bien agencée pour permettre à une minorité de repus de trouver bon qu'une majorité d'insatisfaits n'aspirent à rien d'autre qu'à être, eux aussi, un jour repus. Vous voulez un pacte social fondé sur un acte de foi ? Alors, dites qu'Allah est le seul Dieu et que Mohammed est son prophète. Soumettez les masses. Ne venez pas nous importuner avec votre foi en la résurrection. La machine sociale a besoin de propositions univoques, pas d'injonctions paradoxales qui conduisent les individus au devant d'eux-mêmes comme un risque à prendre ou aux dérélictions de l'angoisse. (Oui, je sais, il est improbable que les élèves se soient exprimés de cette façon : j'essaie de rendre compte d'un certain ahurissement, le leur ou le mien, je ne sais...)

Il faut se rendre à l'évidence : il se pourrait bien que ce soit aussi une illusion que de croire qu'un discours argumenté est capable de modifier une vision du monde dans laquelle un individu s'est niché comme en un fauteuil d'où il regarderait *des Chiffres et des Lettres* nés du hasard, mais qu'il est toujours un magicien pour rendre signifiants.

A. S.

6 • D'une certaine manière, je l'ai bien introduite par la bande puisque je suis allé chercher mes formules auprès d'**Edmond Ortigues** ("Foi", in *Encyclopaedia Universalis*), de **Michel de Certeau** (*La faiblesse de croire*, Seuil, Paris 1987) et de **Jacques Derrida** (*Foi et savoir*, Seuil, Paris 2001).